

Les tentatives de suppression de la lutte des classes aux États-Unis

I. — Insuffisance des procédés d'exploitation actuels

L'histoire des doctrines industrielles du capitalisme américain présente un raccourci lumineux de l'évolution capitaliste toute entière. Elle marque, pourrait-on dire, les étapes du processus impérialiste (1).

A. — **Le Taylorisme**, tel que l'a conçu son créateur, est aujourd'hui périmé. Techniquement, il correspond à un machinisme en enfance. Pour que le rendement soit suffisant, il faut sélectionner dans une masse indéfinie, par l'attrait d'un salaire différentiel, des individus exceptionnellement dociles et exceptionnellement doués physiquement.

En un mot, le taylorisme correspond à une phase déterminée de la concentration industrielle, celle de la différenciation des entreprises les plus vivaces, à égalité de moyens financiers et mécaniques.

B. — **Le Fordisme** (1914-22), représente un curieux exemple d'impérialisme en quelque sorte individualiste, qui loin de s'organiser dans le cadre national, affecte de dédaigner l'État, prend pour base l'unité industrielle, étendue aux employés et aux clients, prétend se développer suivant sa loi propre sans tenir compte des frontières, essaime de pays en pays, se moque des trusts financiers, de la solidarité nationale, enfin rejette la solidarité ouvrière en excluant toute organisation syndicale.

Le Fordisme, c'est l'âge héroïque de l'impérialisme, c'est la concentration industrielle sans la concentration financière; c'est une expérience paradoxale et prodigieuse qui est déjà terminée et qui ne sera pas recommencée. Ford lui-même démolit l'immense machine à laquelle son génie a conservé dix ans la souplesse et la vie malgré une complexité et une inertie fantastiques.

C. — **La Rationalisation** américaine a pris corps pendant la guerre. Comme en Allemagne (2), l'organisation industrielle dans le plan national a commencé par la production de guerre. C'a été en grande partie l'œuvre de Hoover, qui en reste le théoricien.

Qu'est-ce donc que la rationalisation capitaliste?

(1) Voir *Clarté*, n° 5, l'étude précédente : Les bases de l'impérialisme américain.

(2) A la différence de la rationalisation européenne, la rationalisation américaine est une formation d'attaque, non pas un repli stratégique. Les trusts nationaux comme le consortium de l'acier ou la General Motors sont des organes d'expansion à tout prix.

En Allemagne, les quatre grandes banques étaient parfois représentées dans la même petite ville; elles

C'est un processus d'ensemble organisant la production de manière à accélérer au maximum l'accumulation, en vue de la lutte impérialiste.

La rationalisation, en tant qu'organisation industrielle en vue de la lutte impérialiste, exige la cessation des luttes internes dans l'organisme qui l'entreprind.

Elle doit donc s'accompagner d'une cessation de la lutte de classe, de même que la guerre impérialiste proprement dite, implique l'union sacrée.

Sur ce point, les réformistes et les porte-parole du patronat sont d'accord. Le problème essentiel consiste à supprimer l'esprit de classe chez les ouvriers, à les amener à collaborer avec leurs patrons à leur propre exploitation, afin d'amener le succès des entreprises dont ils font partie dans la bagarre des impérialismes industriels.

La méthode fasciste consiste à exiger cette collaboration par la force et à placer les syndicats mixtes ou corporations sous le contrôle de l'État et en les rendant obligatoires.

La méthode de la « démocratie industrielle » est plus persuasive, et consiste à amener les ouvriers à la collaboration de classe par des moyens détournés.

Le moyen le plus généralement employé consiste à faire appel à la solidarité nationale en face de l'impérialisme étranger. C'est un argument qui a si bien pris en 1914 qu'on aurait tort de ne pas l'utiliser à nouveau. Le social-démocrate allemand qui a pris le fusil pour détruire l'impérialisme anglo-français, le social-chauvin français qui a voulu étrangler l'impérialisme allemand, peuvent bien être pris par le ventre et par le cœur une fois de plus. On leur persuadera « que le salut de l'industrie nationale injustement comprimée par des conventions iniques — ou que le salut de l'industrie européenne menacée par l'impérialisme américain — exige qu'ils se soumettent à de nouvelles formes de production et à de nouveaux salaires.

On voudrait leur faire oublier que notre ennemi c'est notre maître, que l'impérialisme national est le premier qu'il faille combattre, que pour un prolétaire il n'y a pas plus d'industrie nationale qu'il n'y a de défense nationale.

Pour le travailleur américain, le prétexte « dé-

se sont entendues pour ne laisser subsister qu'une succursale unique. La politique de la General Motors est inverse. Partout dans le monde où s'est implanté l'une des marques associées, s'installent à la fois Chevrolet, Buick, Overland, Hupmobile, Oakland, Willis Knight, c'est-à-dire que l'on propose à l'acheteur six voitures de luxe moyen et de caractéristiques homogènes entre lesquels il n'a plus qu'à choisir.

fense de l'industrie nationale » serait sans valeur; il s'agit de lui promettre l'amélioration de ses conditions de vie s'il veut bien collaborer au « speeding-up », à l'accélération de la production. Il s'agit surtout d'obtenir de lui qu'il abandonne le syndicat, qu'il attende tout du bon vouloir patronal et qu'il adopte finalement le point de vue du capitaliste. Trois grandes inventions ont été faites dans ce domaine par les patrons américains, et se nomment: Company-Union, Open-Shop, et Labor-Banking.

Elles sont les compléments obligés de l'exploitation ouvrière selon Taylor et de la mécanisation selon Ford, sur lesquelles — mais cette fois dans un plan national — se construit présentement l'impérialisme américain.

En effet, ce qui n'est guère, en Europe, que la réaction devant un péril extérieur, est en Amérique une nécessité vitale, interne. La civilisation industrielle américaine (et l'euro-péenne à sa suite) s'oriente vers une indépendance de plus en plus étroite entre tous les organes et toutes les fonctions de la société capitaliste.

La machine de l'exploitation impérialiste se présente du dehors armée et blindée comme un tank; à l'intérieur, elle est délicate comme une montre qu'un grain de poussière arrête.

Le grain de poussière de l'impérialisme américain, ce peut être le syndicalisme ouvrier.

II. — La lutte anti-syndicale du patronat américain

Il semble que l'importance objective du syndicalisme américain révolutionnaire, même réduit à une poignée d'agitateurs, ait trouvé un écho inconscient dans le patronat et le prolétariat de l'Union. Nulle part plus qu'en Amérique, les grèves n'ont été farouchement héroïques, nulle part la répression n'a été plus implacable et plus sanglante. Des massacres de Ludlow (1915), aux mitraillades de Passaic (1926), l'histoire américaine de ces dernières années ne compte plus les conflits désespérés des travailleurs contre leurs garde-chiourmes. Et pourtant, minorité de lutteurs — dans une minorité d'organisés ruinée par le dualisme syndical, — partagés entre l'I. W. W., les syndicats socialistes, la W. I. U., l'Alliance du Travail, l'I. L. G. M. U., les militants du front ouvrier sont perdus dans un peuple de vingt-cinq millions de salariés.

Avec plus d'acharnement encore que contre le Parti communiste, les patrons américains ont traqué la Ligue d'Education Syndicaliste, coupable d'avoir travaillé à l'unité ouvrière et à l'éducation communiste de ses adhérents. Cette association a été mise hors la loi, et son quotidien le *Labour Herald* a été tué, à la grande joie des Gompersistes.

A) La politique de l'« Usine ouverte ».

C'est, déguisé sous un vocable engageant, une

opération d'ensemble du patronat américain pour affamer les syndiqués.

S'appuyant sur des considérations de « liberté de travail », les **Open-shoppers** préconisent le contrat de travail individuel; c'est-à-dire « le droit soi-disant divin de John Doe, ouvrier métallurgiste, d'entrer en relations individuelles d'affaires au sujet de ses salaires, heures et conditions de travail, avec la United States Steel Corporation » (le cartel américain de l'acier) (3).

Les **Open-Shoppers** ont tenu à Dallas (Texas) leur dixième Congrès bisannuel, ils ont renouvelé leur serment de poursuivre « les ennemis des institutions américaines et de la Paix sociale », les « forces destructives du monde », de « tenir haut la torche de la liberté industrielle ». L'« Usine ouverte » ne reçoit que l'ouvrier inorganisé, et lui fait un devoir de rester inorganisé; agir autrement serait rompre le contrat individuel. L'adhésion même à un club est considérée comme une manœuvre suspecte contre laquelle les ouvriers sont mis en garde.

Le Congrès s'est prononcé pour l'élaboration d'un « programme de publicité » et d'un « plan de mobilisation des forces de l'Open Shop en Amérique ». Toute une stratégie d'action collective est mise sur pied, un répertoire de fiches est constitué, donnant aux adhérents « toutes les informations nécessaires » sur tout employé ayant passé chez l'un d'eux; des équipes d'ouvriers sûrs sont tenues en réserve pour remplacer les défaillants, enfin un contrôle sévère est exercé sur la propagande syndicale plus ou moins dissimulée qui se pratique à l'école, au temple, dans les salles de conférences ou les clubs. « Les Associations industrielles doivent accepter la responsabilité de contrôler dans quelle mesure les instituteurs ont une attitude d'esprit correcte en face de la question industrielle, et quels sont leurs antécédents », déclare la résolution.

L'Open Shop Plan conseille aux employeurs d'« apprendre à parler le langage du travailleur. Lui parler comme un homme d'affaire à un autre ». Il faut montrer à l'ouvrier qu'il aura sans effort une situation plus enviable que ses camarades des syndicats, lui persuader qu'un « esprit familial » naîtra de relations plus confiantes, « lui montrer ce que sera un ciel dégagé des nuages de la guerre industrielle », l'amener « à lire des périodiques et des magazines dont l'influence soit salutaire », et surtout « exciter sa méfiance contre les ingérences étrangères à l'Usine ».

Si accueillant que soit le nom de « l'Usine ouverte », et si bien faite que soit la police qui s'exerce à l'entrée et à l'intérieur du baigne industriel ainsi baptisé, les promesses et les flatteries ne

(3) *Labour Age*, décembre 1926.